



**HAL**  
open science

## Chateaubriand et la Russie

Jean-Michel Le Bot

► **To cite this version:**

| Jean-Michel Le Bot. Chateaubriand et la Russie. 2018. halshs-01718361

**HAL Id: halshs-01718361**

**<https://shs.hal.science/halshs-01718361>**

Preprint submitted on 27 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Chateaubriand et la Russie

Jean-Michel Le Bot\*

27 février 2018

Le présent article se base principalement sur une lecture des *Mémoires d'outre-tombe* ainsi que de quelques autres œuvres de Chateaubriand (le *Congrès de Vérone*, la brochure *De Buonaparte et des Bourbons*) pour ébaucher une étude sur les relations de l'écrivain avec la Russie. Il montre que la question d'un exil en Russie s'est posée au moins quatre fois dans la carrière de Chateaubriand sans que jamais, au final, il n'ait séjourné dans ce pays. Ses engagements politiques et sa carrière diplomatique l'ont conduit en revanche à entrer en relation avec des diplomates et hommes d'État russes, dont le tsar Alexandre I<sup>er</sup>. Le rôle politique de la Russie dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et les relations entre ce pays et la France occupent ainsi une place non négligeable dans son œuvre. Cette place contraste avec la très faible présence de la littérature russe. Ce ne sera pas notre sujet, mais nous pouvons quand même noter qu'il faut chercher dans la préface aux *Études historiques*, écrite en 1831, pour trouver une très brève mention de la *Chronique des temps passés* ainsi que de l'*Histoire de la Russie* de Karamzine. Chateaubriand y remercie également, pour l'avoir renseigné sur les historiens de la Pologne, de la Russie et de l'Allemagne, un comte de Tourgueneff auquel il attribue, à tort semble-t-il, le rôle de ministre de l'Instruction publique de Russie<sup>1</sup>. C'est bien maigre. Chateaubriand était pourtant contemporain des débuts de l'âge d'or de la littérature russe et Pouchkine, qui le cite à deux reprises

---

\*Univ Rennes, LiRIS (Laboratoire interdisciplinaire de Recherche en Innovations Sociétales) EA 7481, F – 35000 Rennes. Adresse électronique : [jean-michel.lebot@univ-rennes2.fr](mailto:jean-michel.lebot@univ-rennes2.fr)

<sup>1</sup>Aucun Tourgueniev n'a jamais été ministre de l'Instruction publique de Russie. En revanche, l'historien Alexandre Ivanovitch Tourgueniev a dirigé de 1817 à 1824 l'un des deux départements (celui des affaires ecclésiastiques) du ministère des Affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Par la suite, il a surtout vécu hors de Russie, travaillant dans les archives et les bibliothèques pour rassembler des matériaux relatifs à l'histoire de la Russie. Les résultats de certaines de ses recherches ont été publiés dans le *Journal du Ministère de l'instruction publique* (*Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija*). Le volume 41 de ce journal (1844) publie par exemple dans sa deuxième section, p. 85-129, ses notes prises dans les documents conservés dans les archives parisiennes et émanant des ambassadeurs et agents de la France auprès de la cour de Pierre I<sup>er</sup> et d'Élisabeth I<sup>re</sup>. Tout semble concorder pour qu'il puisse être l'informateur de Chateaubriand sur l'histoire de la Russie. Il était le frère du décabriste Nikolaï Ivanovitch Tourgueniev et le fils d'Ivan

dans *Eugène Onéguine*<sup>2</sup>, a écrit un essai sur sa traduction de *Paradise Lost* (GÉRY 2000)<sup>3</sup>, tandis que Lermontov se serait inspiré des *Natchez* pour le personnage de Bela dans *Un héros de notre temps* (MEYER 2008).

## 1 La question d'un exil en Russie

Chateaubriand ne fit pas partie de ces émigrés français de la période 1789-1815 qui séjournèrent en Russie<sup>4</sup>. C'est l'Angleterre qu'il rejoint en mai 1793 après quelques mois passés à Jersey. Il ne revient en France que sept ans plus tard, en mai 1800, pour faire son entrée en littérature avec *Atala* (avril 1801) puis le *Génie du christianisme* (avril 1802). Comme ces premiers succès littéraires ne lui permettent pas immédiatement d'échapper à la précarité, il songe un temps à trouver une situation en Russie. Au printemps 1802, au moment de la parution du *Génie*, il est invité par madame de Staël à lire quelques extraits de son livre lors d'une soirée où il rencontre Mme de Krüdener, épouse d'un baron russe, « très en faveur auprès de Paul I<sup>er</sup> » (BERCHET 2012, p. 364). Cette dernière est accompagnée de sa belle-fille Sophie. C'est par l'intermédiaire de ces deux femmes que l'écrivain fait parvenir un exemplaire du *Génie* au tsar Alexandre et à la tsarine Élisabeth. D'autres familles régnautes ont également été destinataires de l'ouvrage, l'écrivain en espérant « des souscriptions ultérieures pour des exemplaires de luxe » (*ibid.*, p. 368). Mais dans le cas de la famille impériale de Russie, les espérances de Chateaubriand ne se limitent pas à cela. Sa correspondance avec Sophie de Krüdener, dans les mois qui suivent, montre qu'il cherche à connaître les intentions des souverains russes à son égard (*ibid.*, p. 365). Parmi d'autres avenir possibles, il envisage celui que pourrait lui valoir la bienveillance du tsar et de la tsarine : une place de gouverneur auprès de quelque prince ou une pension académique (*ibid.*, p. 374). En novembre 1803, alors qu'il est à Rome en qualité de secrétaire

---

Petrovitch Tourgueniev, recteur de l'Université de Moscou de 1796 à 1803. Précisions permises par la page de la version russe de Wikipedia qui lui est consacrée.

<sup>2</sup>Une première fois dans une note en français ajoutée à la fin de la strophe XXXI du chapitre 2 : « Si j'avais la folie de croire encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude » (Chateaubriand) – la citation, Pouchkine ne le précise pas, est tirée de *René*. La seconde fois dans la strophe XXVI du chapitre 4 : Он иногда читает Оле/Нравоучительный роман,/В котором автор знает боле/Природу, чем Шатобриан (Il lit parfois à Olga/Un roman moralisateur/Dans lequel l'auteur connaît mieux/La nature, que Chateaubriand – il existe de nombreuses traductions françaises du poème ; je me contente de donner ici une traduction mot à mot).

<sup>3</sup>Voir aussi cet entretien avec la traductrice en russe de Chateaubriand, Vera Milchina, « J'ai passé une partie de ma vie avec Chateaubriand », *Le Courrier de Russie*, 17 mars 2011. En ligne : <http://www.lecourrierderussie.com/societe/2011/03/vera-milchina-vie-chateaubriand/> (consulté le 26 février 2018).

<sup>4</sup>Il furent près de dix mille si l'on en croit un mémoire qui leur a été consacré (CHAMOUSSET 2011, p. 7).

de la légation française et que madame de Beaumont vient d’y mourir, il écrit à Fontanes que le général russe Hitroff<sup>5</sup>, en mission dans la ville, lui a reparlé du dessein de la princesse de Mecklembourg « de le placer comme gouverneur du grand-duc Nicolas, le plus jeune frère du tsar, alors âgé de sept ans, et futur Nicolas I<sup>er</sup> » (BERCHET 2012, p. 400). Mais il se refuse finalement à « un nouvel exil de huit ans » (cité par *ibid.*). La question d’une situation en Russie va se poser cependant à trois reprises au moins. Au printemps 1811, alors qu’il est une nouvelle fois en butte à des difficultés financières, Chateaubriand imagine de nouveau de s’expatrier à Saint-Pétersbourg (*ibid.*, p. 514). Mais une autre solution est finalement trouvée. En 1824, si l’on en croit ce qu’il nous dit dans le *Congrès de Vérone*, une possibilité lui est donnée, après qu’il eut été renvoyé de son poste de ministre des Affaires étrangères, de se retirer en Russie, où l’attendaient « les honneurs et la fortune » (CV<sup>6</sup>, p. 261). Nous en reparlerons plus loin. Mais il reste finalement en France où il s’éloigne des ultras et s’engage notamment en faveur des insurgés grecs avant d’être nommé ambassadeur auprès du Saint-Siège (poste qu’il occupe d’octobre 1828 à mai 1829). Enfin, une lettre à Hortense Allart du 4 octobre 1832 nous apprend « qu’il a décliné une offre de la cour de Russie qui lui proposait la place de gouverneur du tsarévitch (le futur Alexandre II) » (*ibid.*, p. 838). Bref, si la question d’un exil en Russie s’est posée à lui à quatre reprises au moins, Chateaubriand, au final, ne s’est jamais rendu dans ce pays. Il se distingue ainsi de Joseph de Maistre, qui y séjourne quatorze ans, de 1802 à 1816, envoyé par le roi de Sardaigne. En revanche, il aura des relations avec des Russes en tant que diplomate ou ministre. C’est donc sur ces relations et sur la vision qu’il en tire de la Russie qu’il nous faut insister.

---

<sup>5</sup>C’est en s’appuyant sur les informations données par Chateaubriand lui-même dans cette lettre à Fontanes du 16 novembre 1803 que Berchet peut préciser que le général Hitroff avait été chargé par Alexandre I<sup>er</sup> « de faire une enquête en Europe sur les établissements publics (enseignement, santé, etc.) » (BERCHET 2012, p. 400). Nous n’avons pas réussi à identifier précisément qui était ce général Hitroff. Il s’agit probablement d’un des membres de la famille Khitrovo (Хитрово) ou Khitrov (Хитров). Mais lequel ? Sans avoir pu nous en assurer à ce stade, nous penchons pour le général-major Nikolai Fiodorovitch Khitrov (Николай Фёдорович Хитрово, 1771-1819), qui représenta la Russie dans le Grand-duché de Toscane entre 1815 et 1817.

<sup>6</sup>Les références aux œuvres de Chateaubriand sont données en abrégé : CV désigne le *Congrès de Vérone* ; MOT désigne les *Mémoires d’outre-tombe* (les trois nombres qui suivent indiquant respectivement le livre, le chapitre et la page où figure la citation). Voir la bibliographie pour les éditions utilisées.

## 2 Des engagements politiques et une carrière diplomatique qui le mettent en lien avec la Russie

### 2.1 Le Premier Empire

Pendant son séjour à Rome comme secrétaire de la légation française, deux émigrés qui agissent pour le compte de Louis XVIII, le marquis de La Maisonfort et le chevalier de Vernègues, fréquentent tout particulièrement « les deux légations entretenues par la Russie auprès du Saint-Siège et auprès de la cour sarde en exil » (BERCHET 2012, p. 405-406). Le cardinal Fesch, chef de la légation française, demande au Vatican leur arrestation. Mais La Maisonfort parvint à quitter Rome tandis que Vernègues obtenait la nationalité russe. En conséquence, son incarcération, le 27 décembre 1803, au château Saint-Ange, « souleva les protestations unanimes de la colonie russe, soutenue par le prince de Mecklembourg-Schwerin, beau-frère du tsar Alexandre, de passage à Rome après la mort de sa femme » (ibid., p. 406). Or trois jours plus tard, Chateaubriand quittait Rome pour Naples, ce qui pourrait s'expliquer en partie, selon Berchet, par le fait qu'il avait été mouillé dans cette affaire. À Naples en tout cas, il revit le général Hitroff, qui lui avait parlé quelques semaines plus tôt de la possibilité d'obtenir la place de gouverneur du grand-duc Nicolas et qui le questionna sur le sort de Vernègues (ibid., p. 406).

La relation entre la France du Premier Empire et la Russie fut déterminée, selon Chateaubriand, avant même le *sénatus-consulte* du 28 floréal an XII (18 mai 1804) qui donnait au Premier Consul le titre d'empereur des Français, par l'une des deux « mauvaises actions » qui préparèrent la chute de Napoléon : l'exécution du duc d'Enghien, le 21 mars de la même année<sup>7</sup>. L'écrivain en donne pour preuve les protestations de la Russie contre la violation du territoire de ce qui était encore le Saint-Empire, après l'enlèvement du duc à Ettenheim, dans l'électorat de Bade. « Bonaparte, ajoute-t-il, sentit le coup, et répondit dans *le Moniteur*, par un article foudroyant qui rappelait la mort de Paul I<sup>er</sup>. À Saint-Pétersbourg, un service funèbre avait été célébré pour le jeune Condé. Sur le cénotaphe on lisait : "Au duc d'Enghien *quem devoravit bellua corsica*" » (MOT 16,9,209). La réconciliation apparente de Napoléon et d'Alexandre, dans les années suivantes, n'y changea rien : « la blessure mutuelle que la politique avait faite et que l'insulte élargit, leur resta au cœur : Napoléon ne se crut vengé que quand il vint coucher à Moscou ; Alexandre<sup>8</sup> ne fut satisfait que quand il entra à Paris » (ibid.). La mort du duc d'Enghien, aux yeux de Chateaubriand, fut donc à l'origine de la cam-

<sup>7</sup>La seconde de ces mauvaises actions fut la guerre d'Espagne de 1808.

<sup>8</sup>Ce chapitre 9 du livre 16 est le premier des *Mémoires* dans lequel il est fait mention d'Alexandre I<sup>er</sup>.

pagne de Russie de 1812 comme de l'entrée des alliés à Paris en 1814. La seconde n'était jamais que l'une des conséquences de l'« enivrement » de Napoléon<sup>9</sup>.

Les préparatifs de la campagne de Russie puis le récit de la campagne elle-même occupent une bonne place dans les *Mémoires* (trois chapitres du livre 20 et la totalité – huit chapitres – du livre 21). Mais Chateaubriand, qui rédige toute la partie centrale des *Mémoires*, dont ces chapitres sur la guerre de Russie, à partir de 1834, n'a qu'une connaissance livresque de l'événement. Sa source principale, comme le précise une note de Jean-Claude Berchet, « est le livre du comte Philippe de Ségur (1780-1873), qui participa, comme général de brigade, à la campagne de Russie : *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812* » publié chez Baudouin en 1824 (MOT 20,11,453). Le début du chapitre 11 du livre 20 revient sur l'« inimitié secrète » de Napoléon contre Alexandre, « qui remontait à l'époque de la mort du duc d'Enghien ». Mais cette inimitié est devenue « rivalité de puissance » alors que le prix auquel Bonaparte « avait acheté les victoires de Friedland et d'Eylau<sup>10</sup> » lui avait appris « ce que la Russie pouvait faire » (MOT 20,11,453). Les entrevues de Tilsit (juillet 1807) et d'Erfurt (septembre-octobre 1808) ne furent « que des ajournements de haine » (ibid). « Il restait sur le continent un pays et des capitales où Napoléon n'était point entré, un empire debout en face de l'empire français : les deux colosses se devaient mesurer. À force d'étendre la France, Bonaparte avait rencontré les Russes, comme Trajan, en passant le Danube, avait rencontré les Goths » (MOT 20,11,454). Au moment d'écrire ces lignes, Chateaubriand n'occupe plus ni fonction politique ni fonction diplomatique. Il est redevenu écrivain à plein temps et travaille à l'achèvement des *Mémoires*. Mais sa carrière diplomatique lui a donné l'occasion de rencontrer directement Alexandre dont il dresse un portrait qui contraste avec celui de Napoléon<sup>11</sup>. C'est celui d'un homme porté à la paix. « Un calme naturel, soutenu d'une piété sincère, depuis qu'il était revenu à la religion, inclinait Alexandre à la paix : il ne l'aurait jamais rompue si l'on n'était venu le chercher » (MOT 20,11,454). La responsabilité de la guerre de 1812, autrement dit, incombe à Napoléon (lors de la retraite il ne se voulait pas avouer, dit encore Chateau-

---

<sup>9</sup>« Quand Napoléon se fut enivré, il fit des fautes énormes et frappantes à tous les yeux : M. de Talleyrand les aperçut vraisemblablement comme tout le monde ; mais cela n'implique aucune vision de lynx » (MOT 42,8,560). Sur la mort du duc d'Enghien et la punition imposée par le ciel à Napoléon, voir aussi MOT 21,5,503.

<sup>10</sup>En juin et février 1807, respectivement.

<sup>11</sup>Ce dernier se caractérise par son mépris des peuples (MOT 20,11,454), ses « arrogances » (MOT 20,11,457), son « impatience » (MOT 20,13,464), son indifférence « aux misères de ses soldats », son souci de ses seuls intérêts (MOT 21,5,503). Son abandon de la Pologne, en 1811-1812, avant l'entrée en guerre contre la Russie, est l'une de ses « fautes politiques » les plus graves : elle prouve que chez « ce grand démocrate [la] haine des gouvernements constitutionnels était invincible » (MOT 20,12,461). Il n'a « aucune sympathie pour les douleurs de la France : Bonaparte levait sur nous des souffrances, comme un tribut qui lui était dû » (MOT 22,3,530).

briand, « que cette guerre venait uniquement de lui » – MOT 21,5,503). Les griefs mis en avant par Bonaparte pour justifier sa nouvelle guerre ne pèsent pas lourd (MOT 20,13,465). Alexandre, tout en continuant de professer un « enthousiasme naïf » pour Napoléon, est persuadé « que la cause des Russes était juste, et que son ambitieux ami avait tort. Cette vérité, exprimée dans les bulletins moscovites, prit l’empreinte du génie national : Bonaparte devint l’*Antéchrist* »<sup>12</sup>. Alors que Napoléon, le 22 juin, à son quartier général de Wilkowiski, évoque devant ses soldats les *destins* qui doivent s’accomplir, Moscou, dit Chateaubriand, lui répond « par la bouche de son métropolitain, âgé de cent dix ans : “La ville de Moscou reçoit Alexandre, son Christ, comme une mère dans les bras de ses fils zélés, et chante Hosanna ! Béni soit celui qui arrive !” Bonaparte s’adressait au Destin, Alexandre à la Providence » (MOT 21,1,467-468). On peut se demander quelle est ici la source de Chateaubriand. Ségur, qui cite la harangue de Napoléon à ses soldats, dit seulement ensuite que « l’empereur Alexandre harangua aussi son armée, mais tout autrement » (SÉGUR 1825, p. 140). Alexandre arriva à Moscou le 12 juin. Le métropolitain Platon n’avait alors que 75 ans. Gravement malade, il vivait retiré depuis un an à Serguiev Possad et ne revint à Moscou qu’en août. Il devait s’éteindre le 11 novembre suivant. L’intérim était assuré par son vicaire, l’évêque Augustin (Vinogradski), qui avait alors 46 ans<sup>13</sup>. La source probable, mais erronée, est l’*Histoire de France* de l’abbé de Montgaillard. Dans le tome VI de la seconde édition (1827), l’abbé écrit en effet que « le métropolitain de Moscow, monseigneur Platow, âgé de cent dix ans, la bouche d’or russe, s’adressa à son autocrate en ces termes, après lui avoir fait don de la précieuse image de saint Serge, abbé de Radouege (sic) [...] “La ville de Moscow, la première capitale de l’empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit son Christ, comme une mère dans les bras de ses fils zélés ; et, à travers le brouillard qui s’élève, prévoyant la gloire bruyante de sa puissance, elle chante dans son transport : Hosanna ! béni soit celui qui arrive !” » (MONTGAILLARD 1827, p. 101)<sup>14</sup>.

<sup>12</sup>Tolstoï, dans *Guerre et Paix*, en parle à plusieurs reprises. En français, dès le tout premier paragraphe du roman (t. 1, 1<sup>re</sup> partie, chap. 1). Puis en russe : t. 3, 1<sup>re</sup> partie, chap. XIX ; t. 3, 2<sup>e</sup> partie, chap. II et IX.

<sup>13</sup>Voir à ce sujet « Moskovskaja eparhija v otečestvennoj vojne 1812 goda », en ligne : <http://www.pravoslavie.ru/56821.html> (consulté le 26 février 2018).

<sup>14</sup>Si Montgaillard se trompe sur l’âge du métropolitain, la citation de son adresse au tsar, en revanche, est juste. Le métropolitain Platon fit envoyer à Alexandre, en même temps que l’icône de saint Serge de Radonège, qui avait déjà accompagné les armées russes contre la Pologne en 1654-1658 puis lors de la guerre du Nord de 1701 à 1721, une lettre datée du 14 juin. Cette lettre fut publiée dans le journal *Severnaja Počta*, n° 61, du 31 juin 1812. Elle est citée par l’un des premiers historiens de la guerre de 1812, Alexandre Ivanovitch Mikhaïlovski-Danilevski, aide de camp du tsar en 1814 : Первопрестольный град Москва, новый Иерусалим, приемлет Христа своего, яко мать, во объятия усердных сынов своих, и сквозь возникающую мглу, провидя блистательную славу Твоей Державы, поет в восторге : Осанна, благословен



Ce récit du début de la guerre est aussi l'occasion pour Chateaubriand d'observer que l'hetman Platoff, qui poursuivit les troupes françaises entre Vilnius et Kaunas après le passage de la Berezina et conduisit les cosaques du Don dans Paris en 1814, pouvait avoir souffert d'affliction paternelle : son fils fut tué par un uhlan polonais (MOT 21,1,472)<sup>15</sup>. Quant à la victoire de la Moskowa (bataille de Borodino, 7 septembre 1812), elle est une de ces « victoires non remportées pour la défense de la patrie et qui ne servent qu'à la vanité d'un conquérant » (MOT 21,3,482). L'incendie de Moscou en revanche – quel qu'en fut le décideur – « restera une résolution héroïque qui sauva l'indépendance d'un peuple et contribua à la délivrance de plusieurs autres. [...] Où en seraient les nations si Bonaparte, du haut du Kremlin, eût couvert le monde de son despotisme comme d'un drap mortuaire ? Les droits de l'espèce humaine passent avant tout » (MOT 21,4,485-486).

On ne saurait prendre plus clairement parti. Le despotisme, pour Chateaubriand, est bien du côté de Bonaparte, mais pas le patriotisme : Chateaubriand distingue le sort de Napoléon de celui de ses soldats. « Pour moi, la terre fût-elle un globe explosible, je n'hésiterais pas à y mettre le feu s'il s'agissait de délivrer mon pays. Toutefois, il ne faut rien moins que les intérêts supérieurs de la liberté humaine pour qu'un Français, la tête couverte d'un crêpe et les yeux pleins de larmes, puisse se résoudre à raconter une résolution qui devait devenir fatale à tant de Français » (ibid.). Et cela d'autant plus que Napoléon s'attarde à Moscou, s'occupant « au Kremlin d'un règlement pour la Comédie-Française<sup>16</sup> ; il met trois soirées à achever ce majestueux ouvrage ; il discute avec ses aides de camp le mérite de quelques vers nouveaux arrivés de Paris ; autour de lui on admirait le sang-froid du grand homme, tandis qu'il y avait encore des blessés de ses derniers combats expirant dans des douleurs atroces, et que, par ce retard

---

грядый! (МИХАЙЛОВСКИЈ-ДАНІЛЕВСКИЈ 1839, p. 286). Une traduction plus fidèle que celle donnée par Montgaillard pourrait être : « Moscou, première ville du trône, nouvelle Jérusalem, reçoit son Christ comme une mère, dans l'étreinte de ses fils zélés, et à travers le brouillard qui s'élève, apercevant la splendide gloire de Ta Puissance, chante avec allégresse : Hosanna, bienheureux celui qui vient ».

<sup>15</sup>Chateaubriand parle d'un fils mort en 1812. Mais des trois fils que Matveï Ivanovitch Platov (1753-1818) eut de deux mariages, aucun n'est mort cette année-là. Son premier fils, Ivan, est mort en 1806. Nous n'avons pas pu connaître les circonstances de sa mort. Son second fils, Matveï, est mort en 1815 dans sa région natale du Don après avoir participé à la campagne de France et reçu le grade de général-major. Son troisième fils, Ivan, est mort en 1874.

<sup>16</sup>Décret du 15 octobre 1812 sur la réorganisation de la Comédie Française. La retraite commence trois jours plus tard, le 18 octobre. Napoléon lui-même quitte Moscou le 19 en ayant laissé au maréchal Mortier, commandant l'arrière-garde, l'ordre de ne se retirer que le 23 après avoir fait sauter le Kremlin. Mais des spécialistes remettent en cause la « légende » sur ce « décret de Moscou », à laquelle Chateaubriand n'a pas peu contribué. Cf. <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/articles/le-decret-de-moscou-de-la-comedie-francaise-15-octobre-1812-legende-et-realite/> (consulté le 26 février 2018).



de quelques jours, il dévouait à la mort les cent mille hommes qui lui restaient » (MOT 21,4,495). Même Pierre le Grand, malgré la cruauté de la répression des *streltsy*, que Chateaubriand expose en un paragraphe, d'après la Biographie Michaud comme le précise en note Berchet, vaut mieux à ses yeux que Bonaparte : « Au lieu de l'ordonnance sur les théâtres, Bonaparte eût mieux fait d'écrire au sénat conservateur la lettre que des bords du Pruth Pierre écrivait au sénat de Moscou »<sup>17</sup> (MOT 21,4,496). « Qui pense à ces paysans laissés en Russie ? Ces rustiques sont-ils contents d'avoir été à la grande bataille sous les murs de Moscou ? Il n'y a peut-être que moi qui, dans les soirées d'automne, en regardant voler au haut du ciel les oiseaux du Nord, me souviens qu'ils ont vu la tombe de nos compatriotes » (MOT 21,5,504). Dans une note de 1841, Chateaubriand précise que des documents relatifs à cette campagne, « trouvés dans le cabinet d'Alexandre après sa mort », sont en train d'être édités à Saint-Petersbourg : « il sera bon de lire avec précautions les récits de l'ennemi, ajoute-t-il, et cependant avec moins de défiance que les documents officiels de Bonaparte. Il est impossible de se figurer à quel point celui-ci altérerait la réalité et la rendait insaisissable » (MOT 21,4,498). La préférence de Chateaubriand pour Alexandre se retrouve encore dans le commentaire qu'il donne des instructions données par le tsar : alors que ces dernières invoquent Dieu, la vertu et la liberté, dans un style qui « plaît aux hommes, les rassure et les console », les phrases de Napoléon sont « affectées, tristement empruntées à des locutions païennes, et fatalisées à la turque : *il fut, ils ont été, la fatalité les entraîne !* phraséologie stérile, toujours vaine, alors même qu'elle est appuyée sur les plus grandes actions » (MOT 21,4,491-492).

## 2.2 La Restauration

Contrairement au récit de la campagne de Russie, celui de l'entrée des alliés dans Paris en 1814 ne repose pas seulement sur des sources livresques. Chateaubriand, cette fois, a été un témoin direct en même temps qu'un acteur des événements. Dès le chapitre de conclusion du livre 21, où il juge très durement la fuite de Napoléon, le 5 décembre, il écrit que « les derniers résultats de la campagne de Russie ont amené l'invasion de la France et la perte de tout ce que notre gloire et nos sacrifices avaient accumulé depuis vingt ans » (MOT 21,8,521). Mais il se réjouit également d'entendre en février 1813 « une voix depuis longtemps oubliée ;

---

<sup>17</sup>Suit une citation, empruntée également à la Biographie Michaud, de cette lettre dans laquelle Pierre I<sup>er</sup> demande au Sénat de ne plus le considérer comme « czar et seigneur » en cas de capture, « ni à tenir compte d'aucun ordre qui pourrait vous être porté de ma part, quand même vous reconnaîtrez ma propre main ». L'épisode est celui de la bataille de Stănilești, qui commença le 18 juillet 1711, lors de la guerre russo-turque. L'armée russe, commandée par Pierre et Boris Cheremetev, se trouva encerclée et le tsar menacé de captivité. La diplomatie de Piotr Chafirov n'évita pas la défaite mais permit de sauver le tsar et l'armée (HELLER 1999, p. 442).

quelques vieilles oreilles françaises crurent en reconnaître le son : c'était la voix de Louis XVIII ; elle s'élevait du fond de l'exil. Le frère de Louis XVI annonçait des principes à établir un jour dans une charte constitutionnelle ; premières espérances de liberté qui nous venaient de nos anciens rois » (MOT 22,1,526). Ces espérances, associées au réveil de la légitimité (c'est l'un des titres du chapitre), sont renforcées par le souhait émis par Alexandre dans une proclamation adressée depuis Varsovie : « Puisse enfin de ce colosse sanglant qui menaçait le continent de sa criminelle éternité ne rester qu'un long souvenir d'horreur et de pitié ! » (ibid.) En mars 1813, « Alexandre appelait aux armes les populations de l'Allemagne, leur promettant, au nom de ses frères, les rois, des institutions libres » (MOT 22,5,532). Les combats qui suivirent, ceux de la campagne de Saxe, « seraient mieux nommés, écrit Chateaubriand, la campagne de la jeune Allemagne ou des poètes. À quel désespoir Bonaparte ne nous avait-il pas réduits par son oppression puisqu'en voyant couler notre sang, nous ne pouvons nous défendre d'un mouvement d'intérêt pour cette généreuse jeunesse saisissant l'épée au nom de l'indépendance ? Chacun de ces combats était une protestation pour le droit des peuples » (ibid.). Quand il écrit cela plus de vingt ans plus tard, Chateaubriand est bien obligé d'admettre cependant, que si « Alexandre était digne d'avoir été le héraut envoyé aux jeunes Allemands », les monarques qu'il évoquait dans sa proclamation de 1813 « ne tinrent point leurs promesses ; ils ne donnèrent point à leur peuple des institutions généreuses. Les enfants de la Muse (flamme par qui les masses inertes des soldats avaient été animées) furent plongés dans des cachots en récompense de leur dévouement et de leur noble crédulité » (MOT 22,5,537). Les nouveaux chefs de l'Allemagne furent « de vieux cabinets usés », admirateurs de Napoléon.

Enfin, les alliés franchissent le Rhin (le 21 décembre 1813). Mais, tandis que la France résiste, des négociations s'ouvrent à Châtillon. Les alliés, devenus prudents et qui divergent au sujet du régime qui devra succéder à celui de Napoléon après leur victoire, signent un nouveau traité d'alliance à Chaumont (le 8 mars 1814). « Chacun, écrit Chateaubriand, s'occupait du parti qu'il aurait à prendre dans la catastrophe prochaine » (MOT 22,10,549). Lui-même, à ce moment-là, restait persuadé « que les alliés n'entreraient pas à Paris et qu'une insurrection nationale mettrait fin à nos craintes » (ibid.). Il avait précisé sa pensée au chapitre précédent : « J'avais une si haute idée du génie de Napoléon et de la vaillance de nos soldats, qu'une invasion de l'étranger, heureuse jusque dans ses derniers résultats, ne me pouvait tomber dans la tête : mais je pensais que cette invasion, en faisant sentir à la France le danger où l'ambition de Napoléon l'avait réduite, amènerait un mouvement intérieur, et que l'affranchissement des français s'opérerait de leurs propres mains » (MOT 22,9,546).

C'est dans cet esprit qu'il travaille en secret, depuis plusieurs semaines, avec la complicité d'un imprimeur, à la rédaction de la brochure *De Buonaparte et*

*des Bourbons*. Il s'agissait de présenter ces derniers comme seul recours, après le départ de Napoléon, « devenu un fléau ». Le 24 mars, alors qu'un courrier annonçant les plans de Napoléon a été intercepté, Alexandre, soutenu par le roi de Prusse, réussit à persuader les alliés de marcher sur Paris<sup>18</sup>. La bataille de Paris a lieu le 30 mars. Le lendemain, contrairement à ce qu'avait prévu Chateaubriand, les alliés entrent dans la ville qui capitule (MOT 22,12,556). Chateaubriand cite la déclaration d'Alexandre aux délégués du conseil municipal et départemental venus à son quartier général : « Les Français sont mes amis et je veux leur prouver que je viens leur rendre le bien pour le mal. [...] C'est à vous d'assurer votre bonheur à venir ; il faut vous donner un gouvernement qui vous procure le repos et qui le procure à l'Europe. C'est à vous à émettre votre vœu : vous me trouverez toujours prêt à seconder vos efforts » (ibid.). « Paroles qui furent accomplies ponctuellement » ajoute Chateaubriand, dont le vœu de restauration de la légitimité fut exaucé. Lui-même assiste le 31 mars au défilé des troupes alliées sur les boulevards. Ses sentiments sont mêlés : « Stupéfait et anéanti au dedans de moi, comme si l'on m'arrachait le nom de Français pour y substituer le numéro par lequel je devais désormais être connu dans les mines de la Sibérie, je sentais en même temps mon exaspération s'accroître contre l'homme dont la gloire nous avait conduit à cette honte » (MOT 22,13,558). Mais il se rassure assez vite sur le sort de la France : « Toutefois, cette première invasion des alliés est demeurée sans exemple dans les annales du monde : l'ordre, la paix et la modération régnèrent partout ; les boutiques se rouvrirent ; des soldats russes de la garde, hauts de six pieds, étaient pilotés à travers les rues par de petits polissons français qui se moquaient d'eux, comme des pantins et des masques de carnaval. Les vaincus pouvaient être pris pour des vainqueurs ; ceux-ci, tremblant de leur succès, avaient l'air d'en demander excuse » (ibid.). Plus important encore, alors que « le 31 mars 1814, des armées innombrables occupaient la France ; quelques mois après, toutes ces troupes repassèrent nos frontières, sans tirer un coup de fusil, sans verser une goutte de sang, depuis la rentrée des Bourbons. L'ancienne France se trouve agrandie sur quelques-unes de ses frontières [...]. Après vingt-cinq années de combats, le bruit des armes cesse d'un bout de l'Europe à l'autre ; Alexandre s'en va, nous laissant les chefs-d'œuvre conquis et la liberté déposée dans la Charte, liberté que nous dûmes autant à ses lumières qu'à son influence. Chef des deux autorités suprêmes, doublement autocrate par l'épée et par la religion, lui seul de tous les souverains de l'Europe avait compris qu'à l'âge de civilisation auquel la France était arrivée, elle ne pouvait être gouvernée qu'en

---

<sup>18</sup>Dans une note des *Mémoires*, Chateaubriand précise qu'il avait entendu « le général Pozzo raconter que c'était lui qui avait déterminé l'empereur Alexandre à marcher en avant » (MOT 22,9,548). Il s'agit de Carlo Andrea Pozzo di Borgo (1764-1842). Député de Corse à l'Assemblée législative (1791-1792), Pozzo di Borgo entre au service de la diplomatie russe à partir de 1804. De 1814 à 1835, il occupe le poste d'ambassadeur de Russie à Paris.

vertu d'une constitution libre » (ibid., 559 – ainsi que dans le *Congrès de Vérone*, p. 239). Il est possible de dessiner des portraits moins élogieux du chef d'une armée d'occupation. Chateaubriand anticipe ici Soljénitsyne qui, dans *L'Erreur de l'Occident*, un article publié initialement dans la revue *Foreign Affairs* en 1980, opposait la Russie d'Alexandre qui n'avait pas « annexé à la Russie la moindre parcelle de terre européenne »<sup>19</sup>, et celle des « envahisseurs soviétiques » qui, eux, « ne délogent plus jamais d'un pays où ils ont eu l'occasion de poser les pieds » (SOLJÉNITSYNE 1980, p. 49-50). Mais c'est aussi parce que Chateaubriand, à partir de ce moment-là, va devenir un acteur majeur de la restauration des Bourbons, qu'Alexandre ne voulait pas paraître imposer.

La brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, dont nous avons déjà parlé, est annoncée le 4 avril dans le *Journal des Débats* et circule dès le lendemain. Elle marque le début de la carrière politique de l'écrivain. Il s'agissait, par son biais, de « faire pencher la balance » : « Je me jetai à corps perdu dans la mêlée pour servir de bouclier à la liberté renaissante contre la tyrannie encore debout et dont le désespoir triplait les forces » (MOT 22,15,564). L'influence réelle de cette brochure et le rôle joué par Chateaubriand dans la restauration n'entre pas dans le sujet de cet article. Observons seulement que la brochure ne permet pas à Chateaubriand de rencontrer le tsar. C'est Talleyrand qui loge Alexandre dès le 31 mars dans son hôtel particulier de la rue saint Florentin – Alexandre sera ensuite logé à l'Élysée – et qui joue le premier rôle. Chateaubriand ne fut pas convié aux conciliabules. Vingt ans plus tard, sa conclusion est amère : « Ce fut à l'infécondité de l'évêque d'Autun que les premières œuvres de la Restauration furent confiées : il frappa cette Restauration de stérilité, et lui communiqua un germe de flétrissure et de mort » (MOT 22,17,578). Mais Chateaubriand n'épargne pas non plus Louis XVIII qui blessa Alexandre par sa hauteur lors de leur entrevue de Compiègne, le 1<sup>er</sup> mai<sup>20</sup> (MOT 22,21,598), blessure encore accentuée par le refus du mariage du duc de Berry avec une sœur de l'empereur (MOT 23,11,659). Chateaubriand en parlait déjà dans le *Congrès de Vérone* : « Le czar se rendit à Vienne pour le congrès, au commencement de l'année 1815 ; il avait alors plusieurs sujets

---

<sup>19</sup>Cette affirmation de Soljénitsyne est évidemment très discutable, à moins de considérer que la Finlande, la Pologne et la Bessarabie n'étaient pas des « terres européennes ». La première avait été enlevée par les Russes aux Suédois en 1809 et les deux autres occupées en 1812 et 1813. L'acte final du Congrès de Vienne, en juin 1815, apportait une reconnaissance internationale à ces annexions. Mais il est vrai également que la Russie n'était pas le seul des « quatre grands » représentés à Vienne à agrandir ainsi son territoire. Si Alexandre dut modérer ses appétits sur la Pologne, ce fut au bénéfice de la Prusse (qui obtint Poznan) et de l'Autriche (qui obtint la Galicie). La Prusse était désormais directement frontalière de la France en Rhénanie et le Royaume-Uni n'était évidemment pas oublié, accroissant sa domination sur les mers et son empire colonial.

<sup>20</sup>Voir aussi « Un Tsar à Compiègne : Alexandre I, 1<sup>er</sup> mai 1814 ». En ligne : <http://www.histoire-compiegne.com/shc-tsar-alexandre-i-compiegne.asp> (consulté le 26 février 2018)

de plainte contre le souverain, nouveau possesseur de la couronne de Saint-Louis. Louis XVIII venait de refuser, sous prétexte de religion et par quelque motif offensant, le mariage du duc de Berry avec la sœur d'Alexandre, mariage qui eût changé le cours des choses et le sort de la légitimité : cette sorte d'éloignement et d'inimitié inexplicable avait offensé un prince généreux » (CV, p. 243). Notons également que les propos de Chateaubriand à l'égard des Corses dans la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* lui valurent l'inimitié de Carlo Andrea Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie en France de 1814 à 1835. Ce qui peut se comprendre quand on observe, comme le fait Jean-Claude Berchet, que certains de ces propos relèvent de l'injure gratuite (BERCHET 2012, p. 543). Pour remplacer la « race antique » des capétiens, écrit notamment Chateaubriand, « nous avons été chercher un roi, comme l'a dit un sénateur, chez un peuple où les Romains ne voulaient pas prendre des esclaves » (*De Buonaparte*, première édition, 1814, p. 66<sup>21</sup>). Chateaubriand toutefois a pris soin de se rattraper et de corriger ses « erreurs » dans les rééditions de la brochure. Dans la préface à la troisième édition, il affirme ainsi qu'« il est évident que je n'ai attaqué ni la Corse ni l'Italie en général ; il est toujours absurde de s'en prendre aux nations des crimes particuliers de quelques hommes : si la Corse a enfanté Buonaparte, la France n'a-t-elle pas donné naissance à Robespierre ? De nobles et grandes familles, des hommes remarquables par leur énergie et par leurs talents, sont sortis de cette île aujourd'hui trop fameuse. N'est-ce pas au premier maréchal Ornano que Henri IV a dû en partie la soumission du Dauphiné ? Et aujourd'hui même, c'est un des compatriotes de Buonaparte qui a le plus contribué, par sa patience, sa fermeté, son courage et son esprit, à la restauration de la monarchie française : M. Pozzo di Borgho » (*De Buonaparte*, p. vii). Quant à la phrase sur les Romains qui n'auraient pas pris d'esclaves parmi les Corses, elle a disparu de cette nouvelle édition.

La première rencontre entre Chateaubriand et Alexandre I<sup>er</sup> a lieu pendant les deux mois où ce dernier séjourne à Paris. De nombreux solliciteurs demandent à être reçus par le tsar. Chateaubriand en fait partie. Il pense avoir contribué à la chute du régime de Napoléon avec la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* et en espère du tsar une récompense. Mais les témoignages de Nesselrode et de la comtesse de Boigne indiquent que la brochure fut en réalité peu appréciée d'Alexandre : « en rabaissant Napoléon, le pamphlet, par ricochet, rabaissait celui qui l'avait vaincu » (REY 2014, p. 200). Chateaubriand obtint malgré tout une audience particulière du tsar, par l'intermédiaire de la comtesse et de Nesselrode. Mais il fut reçu comme un écrivain et absolument pas comme un homme d'État, contrairement à ce qu'il avait espéré. Selon le témoignage de Nesselrode rapporté dans les *Mémoires* de la comtesse de Boigne, Chateaubriand sortit furieux de cette audience. Selon les mémoires de l'aide de camp du tsar, Alexandre Mikhaïlovski-

---

<sup>21</sup>Berchet précise dans une note que le sénateur en question était Lanjuinais.

Danilevski, c'est Chateaubriand lui-même qui vient le trouver à deux reprises : « une première fois pour lui remettre la brochure et une seconde fois pour solliciter la récompense tant espérée » (REY 2014, p. 201). « La moindre décoration me mettrait au comble », lui aurait déclaré l'écrivain après bien des détours. L'aide de camp qui interpréta cela comme un souhait de recevoir l'insigne de l'ordre de Saint-Vladimir de quatrième classe ne transmit pas la demande à l'empereur : il arrivait en effet régulièrement à ce dernier de décorer des soldats étrangers, mais très exceptionnellement des écrivains. Mikhaïlovski-Danilevski se reprocha ultérieurement cette décision : compte tenu de la carrière diplomatique et ministérielle de Chateaubriand sous la Restauration, une décoration russe accordée dès 1814 aurait pu être favorable aux relations avec la France. Ce fut finalement le rôle de Chateaubriand au congrès de Vérone de 1822 puis en tant que ministre des Affaires étrangères qui lui valut d'être décoré par Alexandre de l'ordre de Saint-André, plus prestigieux que celui de Saint-Vladimir<sup>22</sup> (*ibid.*, p. 201).

« Depuis le Congrès de Vienne et d'Aix-le-Chapelle », écrit Chateaubriand, « les princes de l'Europe avaient la tête tournée de congrès : c'était là qu'on s'amusait et qu'on se partageait quelques peuples » (MOT 27,8,139). Aux congrès de Troppau et de Laybach, à la fin de l'année 1820 et dans les premiers mois de l'année 1821, la Russie, l'Autriche et la Prusse, réunies depuis 1815 dans le cadre de la Sainte-Alliance, définissent une politique d'intervention contre les révolutions libérales que connaissent plusieurs des États du sud de l'Europe. Un nouveau congrès est prévu dans les derniers mois de 1822 pour examiner la situation en Italie. Il s'agit également de décider de l'attitude à adopter face à soulèvement des Grecs contre les Ottomans, qui a débuté en mars 1821, ainsi que du soutien à apporter au roi Ferdinand VII d'Espagne confronté depuis 1820 à une opposition libérale. En décembre 1821, Chateaubriand a été nommé ambassadeur à Londres. Il rejoint son poste en avril 1822. Mais dans le même temps, il multiplie les démarches afin d'être admis à participer au futur congrès. C'est Metternich qui obtient en juillet que le congrès ait lieu à Vérone, en territoire autrichien, précédé par une rencontre à Vienne. Du côté français, il est décidé que c'est le ministre des Affaires étrangères, Montmorency, qui conduira dans un premier temps la délégation, mais que lors du congrès de Vérone à proprement parler, il laissera la place à trois plénipotentiaires : l'ambassadeur à Saint-Petersbourg, La Ferronnays, l'ambassadeur à Vienne, Caraman, et l'ambassadeur à Londres, Chateaubriand. Ce dernier, qui l'apprend par un billet de Villèle du 27 août reproduit dans les *Mémoires* (MOT 27,11,148-149) a donc obtenu satisfaction. Il quitte l'Angleterre le 8 septembre (MOT 27,11,154<sup>23</sup>), passe par Paris, puis se rend direc-

---

<sup>22</sup>Créé en 1698 par Pierre le Grand, l'ordre de Saint-André a occupé la première place, jusqu'en 1917, dans la hiérarchie des ordres russes. Moins prestigieux, l'ordre de Saint-Vladimir avait été créé par Catherine II en 1782.

<sup>23</sup>Mais dans le *Congrès de Vérone* (p. 156), il parle de la fin septembre.



tement à Vérone où il arrive avant la plupart des délégations (CV, p. 156)<sup>24</sup>. Les réunions entre chefs de délégations, voulues par Metternich, commencent le 20 octobre. Contrairement à ce qui était initialement prévu, c'est Montmorency qui y va seul. Il ne quitte Vérone que le 22 novembre. C'est à partir de ce moment-là seulement que Chateaubriand pourra participer au congrès au premier rang, en tant que plénipotentiaire principal et cela jusqu'à son départ pour Paris le 13 décembre. Contrairement à ce qui s'était passé à Paris en 1814, il est désormais en position de converser avec le tsar. La dernière conversation a lieu le 12 décembre, veille de son départ. Le 28 décembre, à l'issue du congrès, il est nommé ministre des Affaires étrangères, poste qu'il conserve jusqu'à son renvoi le 6 juin 1824. C'est à ce titre qu'il joue un rôle de premier plan dans l'intervention française en Espagne qui débute en avril 1823 avec l'accord de la Sainte-Alliance afin de rétablir Ferdinand VII en tant que monarque absolu. « Ma Guerre d'Espagne, écrit-il à ce sujet dans les *Mémoires*, le grand événement politique de ma vie, était une gigantesque entreprise. La légitimité allait pour la première fois brûler de la poudre sous le drapeau blanc, tirer son premier coup de canon après ces coups de canon de l'Empire qu'entendra la dernière postérité. Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir sur le même sol ou naguère les armées de l'homme fatigué [Bonaparte] avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, qui aurait pu prétendre à ce prodige ? C'est pourtant ce que j'ai fait » (MOT 28,1,155-156).

Mais le congrès de Vérone, pour notre propos, c'est d'abord la rencontre entre l'écrivain et l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>. Dans le *Congrès de Vérone*, un ouvrage en deux volumes, dont la rédaction est achevée en novembre 1837, publié dès 1838, de façon anticipée par rapport aux *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand évoque ainsi sa première entrevue avec le tsar : « M. de Montmorency ayant quitté Vérone, Alexandre nous envoya chercher : nous ne nous fûmes pas plus tôt vus face à face un quart d'heure, que nous nous plûmes. Nous nous associons trop familièrement, nous le savons, à ce puissant de la terre, mais c'est une sorte de familiarité d'âmes : les âmes sont égales entre elles ; cela n'ôte rien au respect. L'empereur éprouva la surprise que nous avons remarquée souvent sur le visage des personnes qui nous avaient seulement connu sur un portrait de fantaisie. Préoccupé de la guerre d'Espagne, n'y voyant d'obstacle dangereux que la jalousie britannique, nous nous efforçâmes de gagner un peu Alexandre afin de l'opposer aux malignités du cabinet de Londres » (CV, p. 257). Mais Chateaubriand souligne aussi les contradictions dans lesquelles se trouve Alexandre : plutôt favorable à ses coreligionnaires grecs soulevés contre les Turcs, ayant donné une constitution à la Pologne et fait octroyer une Charte à la France, il s'oppose finalement

---

<sup>24</sup>Ces dernières quittent Vienne à partir du début octobre. Metternich arrive à Vérone le 12, trois jours avant les souverains (cf. la présentation par Jacques-Alain de Sedouy, CV, p. 30).



aux tendances libérales en s'imaginant « défendre la civilisation contre l'anarchie, comme il l'avait sauvée du despotisme de Napoléon » (CV, p. 258). « Nous osons dire », écrit pourtant Chateaubriand un peu plus loin, « qu'Alexandre est devenu notre ami, si des princes ont des affections et s'il peut y avoir amitié entre des hommes que d'aussi grandes distances séparent. Ce fut par Alexandre que nous combattîmes le mauvais vouloir de l'Autriche, lorsqu'en suscitant Naples, elle pensa produire une catastrophe à Madrid ; ce fut lui qui retint l'Angleterre. Il nous fit adresser les lettres les plus flatteuses<sup>25</sup> et déclara qu'il signerait les yeux fermés tout ce que nous voudrions lui envoyer. Une estafette nous apporta le cordon de Saint-André aussitôt que la délivrance de Ferdinand fut connue<sup>26</sup>. Lors de la destitution qui nous frappa, nous aurions pu nous retirer en Russie où nous attendaient les honneurs et la fortune ; mais nous ne cherchons point ce dont nous n'avons aucun souci. Alexandre est le seul souverain pour lequel nous ayons jamais éprouvé un sincère attachement » (CV, p. 261).

Le 16 juin 1824, dix jours après avoir été destitué de son poste de ministre des Affaires étrangères, Chateaubriand conclut un billet envoyé au comte de la Ferronnays, ambassadeur à Saint-Pétersbourg depuis 1819 par la phrase suivante : « J'écris un mot à l'empereur » (MOT 28,3,166). Les *Mémoires* ne nous donnent pas la teneur de ce mot. Ce que nous dit Chateaubriand, c'est seulement ceci : « Après ma chute, il [M. de la Ferronnays] a agi pour moi à Pétersbourg comme j'aurais agi pour lui » (MOT 28,3,167). S'agissait-il de faciliter cette retraite en Russie dont il est question dans le *Congrès de Vérone* ? La réponse de M. de la Ferronnays, que Chateaubriand a choisi de publier dans les *Mémoires*, montre plutôt l'inverse. « Je connais trop cependant la noblesse des sentiments qui vous animent, et la pureté de votre patriotisme, pour n'être pas bien sûr que vous approuverez la conduite que j'ai cru devoir suivre dans cette circonstance ; elle m'était commandée par mon devoir, par mon amour pour mon pays, et même par l'intérêt de votre gloire ; et vous êtes trop Français pour accepter, dans la situation où vous vous trouvez, la protection et l'appui des étrangers. Vous avez pour jamais acquis la confiance et l'estime de l'Europe ; mais c'est la France que vous servez, c'est à elle seule que vous appartenez ; elle peut être injuste ; mais ni vous ni vos véritables amis ne souffriront jamais que l'on rende votre cause

---

<sup>25</sup>Cela doit être quelque peu nuancé. Dans une lettre du 13 mars 1823 intégrée dans le *Congrès de Vérone*, Alexandre reproche à Chateaubriand de lui avoir prêté, dans un discours du 25 février, des idées sur l'alliance qui n'étaient pas tout à fait les siennes (CV, p. 435). La lettre d'Alexandre des 16 et 28 octobre 1823, en revanche, est pleinement élogieuse (CV, p. 563).

<sup>26</sup>Une lettre d'Alexandre à Chateaubriand du 24 novembre 1823 précise que « les plus heureux succès ont couronné la noble persévérance avec laquelle vous avez soutenu la cause de l'ordre ; et tous ceux qui partageaient avec vous le désir de la voir triompher vous doivent des témoignages de leur estime. C'est à ce titre que je vous prie de recevoir, monsieur le Vicomte, les décorations ci-jointes de l'ordre de Saint-André » (CV, p. 568).

moins pure et moins belle en confiant sa défense à des voix étrangères. J'ai donc fait taire toute espèce de sentiments et de considérations particulières devant l'intérêt général ; j'ai prévenu des démarches dont le premier effet devait être de susciter parmi nous des divisions dangereuses, et de porter atteinte à la dignité du trône » (MOT 28,3,168). Bien que les *Mémoires* ne nous permettent pas de connaître exactement ni l'objectif des démarches en question ni les personnes qui en avaient pris l'initiative, il semble clair que l'intervention de la Ferronnays a eu pour but d'éviter que Chateaubriand ne se retire en Russie.

L'année 1824 est aussi celle dans laquelle prend place un événement mineur, mais que Chateaubriand n'a pas pu ne pas remarquer. Le 28 octobre, le marquis Astolphe de Custine est rossé lors d'un rendez-vous homosexuel avec un jeune soldat et devient la risée du Tout-Paris. Chateaubriand avait déjà croisé sa mère, Delphine de Custine, chez les Rosambo, en 1792. Astolphe avait alors deux ans. Mais la liaison amoureuse entre l'écrivain et la marquise de Custine démarre en 1803, l'année où elle achète le château de Fervacques près de Lisieux. En 1824, cela fait longtemps que d'autres femmes ont supplanté Delphine de Custine dans le cœur de Chateaubriand (la première fut Nathalie de Noailles à partir de 1805). Mais les anciens amants ont conservé une relation amicale. Jean-Claude Berchet écrit que, dans ces années 1820, « Astolphe considérait le vieil ami de sa mère comme une espèce de tuteur bienveillant [tandis que] de son côté, le visiteur regardait le fils de son ancienne maîtresse, qu'il avait vu grandir, avec un œil presque paternel » (BERCHET 2012, p. 659). En novembre 1825, Chateaubriand séjourne une dernière fois à Fervacques où Astolphe vivait désormais retiré auprès de sa mère. Il plaint le jeune homme dans une lettre à Cordelia de Castellane (*ibid.*, p. 736). La dernière mention d'Astolphe, dans les *Mémoires*, apparaît dans le billet du gouverneur de la famille de Custine, M. Berstoecher, qui annonce à Chateaubriand la mort de Delphine en juillet 1826 (MOT 28,10,190). Astolphe, lui, se souvient de Chateaubriand quand il rédige *La Russie en 1839*, description peu flatteuse de la Russie de l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> qui vaut à son auteur un important succès dès sa parution en 1843 mais aussi une interdiction en Russie. Dans les premières pages du livre, Astolphe parle beaucoup de sa mère, pour dire notamment qu'elle « devint le centre d'un cercle de personnes distinguées parmi lesquelles se trouvaient les premiers hommes de notre pays. M. de Chateaubriand est resté son ami jusqu'à la fin » (CUSTINE 1843, p. 61).

Le dernier document important dans lequel il est question de la Russie dans les *Mémoires d'outre-tombe* est un *Mémoire* sur l'Orient. Chateaubriand en mentionne seulement l'existence dans le *Congrès de Vérone*, dont il termine la rédaction en novembre 1837, en précisant qu'on le trouvera dans ses *Mémoires*. De fait le *Mémoire* sur l'Orient prend place en tant que chapitre 13 dans le vingt-neuvième livre des *Mémoires d'outre-tombe*, tout entier consacré, ainsi que le suivant, à l'ambassade de Rome, couvrant une période de la vie de l'écrivain qui va

de septembre 1828 à mai 1829<sup>27</sup>. Comme le précise Chateaubriand, le *Mémoire* sur l'Orient a été rédigé lors de ce séjour à Rome et envoyé le 30 novembre 1828 au comte de la Ferronnays, alors ministre des Affaires étrangères. Les rôles s'étaient inversés : celui qui était ambassadeur à Saint-Pétersbourg quand Chateaubriand était ministre était devenu ministre alors que Chateaubriand avait retrouvé une ambassade. Alexandre I<sup>er</sup> était mort depuis trois ans (le 19 septembre 1825) et avait été remplacé sur le trône de Russie par son frère cadet, Nicolas I<sup>er</sup>. Mais au moment où Chateaubriand insère le *Mémoire* sur l'Orient dans les *Mémoires d'outre-tombe* douze années encore ont passé. Il prend donc soin de préciser que beaucoup de choses y ont vieilli et que sa « politique extérieure, sous plusieurs rapports, ne serait plus la même » (MOT 29,13,289). S'il insère le *Mémoire* en entier dans les *Mémoires*, c'est parce qu'il pense néanmoins que « le fond des vérités est demeuré » et parce qu'il désire « venger une fois de plus la Restauration des reproches absurdes qu'on s'obstine à lui adresser malgré l'évidence des faits » (ibid.). Quelles étaient les opinions sur l'Orient qu'exprimait Chateaubriand dans ce *Mémoire* de 1828 et en quoi concernaient-elles la Russie ? L'ambassadeur à Rome commence par réaffirmer son engagement en faveur de l'indépendance de la Grèce. Il examine la situation telle qu'elle ressort du traité du 6 juillet 1827, signé entre la Russie, la Grande-Bretagne et la France, par lequel ces trois puissances offrent leur médiation à la Turquie « en vue d'amener une réconciliation entre elle et les Grecs » (art. 1<sup>er</sup>). Chateaubriand déplore le caractère contradictoire des dispositions du traité et le fait que l'Autriche et la Prusse aient préféré ne pas s'y associer. Mais « il faut prendre les choses telles qu'elles sont ». La réalité est que les ex-membres de la Sainte-Alliance ont des intérêts divergents (cela était manifeste dès le congrès d'Aix-la-Chapelle, en octobre-novembre 1818, comme le souligne de Sedouy, CV, p. 18). La France « peut devenir l'arbitre de ce grand débat » si elle parvient à garder sa neutralité. C'est la solution qui a la préférence de Chateaubriand. Mais si elle se trouvait contrainte de prendre parti, « tous ses intérêts la porteraient du côté de la Russie ». Après avoir examiné et exclu les autres possibilités, Chateaubriand revient à cette conclusion : « si la France est absolument obligée de choisir entre ces alliances ; si les événements la forcent de sortir de sa neutralité ; tous ses intérêts doivent la décider à s'unir de préférence à la Russie [...]. Il y a de la sympathie entre la Russie et la France ; la dernière a presque civilisé la première dans les classes élevées de la société ; elle lui a donné sa langue et ses mœurs. Placées au deux extrémités de l'Europe, la France et la Russie ne se touchent point par leurs frontières ; elles n'ont point

---

<sup>27</sup>Le chapitre 5 du livre 29 nous présente les « collègues d'ambassade » de Chateaubriand. Parmi eux se trouve le prince Grigori Ivanovitch Gagarine (1782-1837), ambassadeur de Russie tout autant qu'« exilé » à Rome en tant que rival heureux d'Alexandre I<sup>er</sup> auprès de la « belle dame Narischkine » (MOT 29,5,256-257). Chateaubriand le décrit comme un homme de mauvaise humeur.

de champ de bataille où elles puissent se rencontrer ; elles n'ont aucune rivalité de commerce, et les ennemis naturels de la Russie (les Anglais et les Autrichiens) sont aussi les ennemis naturels de la France. En temps de paix, que le Cabinet des Tuileries reste l'allié du cabinet de Saint-Pétersbourg, et rien ne peut bouger en Europe. En temps de guerre, l'union des deux cabinets dictera des lois au monde » (MOT 29,13,304).

Mais le *Mémoire* et son insertion dans les *Mémoires* sont aussi des occasions pour Chateaubriand d'exprimer une nouvelle fois un préjugé contre les Ottomans déjà très net à l'époque du voyage en Orient de 1806<sup>28</sup> et que l'on retrouvait dans le récit de l'*Itinéraire* (BERCHET 2012, p. 457). Le *Mémoire* en effet est très clair sur le fait que, quelles que soient les divergences d'intérêt entre la France et les autres puissances européennes, la menace principale, pour Chateaubriand, vient de la Turquie : « il est bien difficile de prévoir quelle sera la conduite d'une race d'hommes qui n'ont point les idées européennes. À la fois rusés comme des esclaves et orgueilleux comme des tyrans, la colère n'est jamais chez eux tempérée que par la peur » (MOT 29,13,294). C'est que la menace que représente l'Empire ottoman, aux yeux de Chateaubriand, n'est autre que celle de l'islam : « En principe de grande civilisation, l'espèce humaine ne peut que gagner à la destruction de l'empire ottoman : mieux vaut mille fois pour les peuples la domination de la Croix à Constantinople que celle du Croissant. Tous les éléments de la morale et de la société politique sont au fond du christianisme, tous les germes de la destruction sociale sont dans la religion de Mahomet. On dit que le sultan actuel a fait des pas vers la civilisation : est-ce parce qu'il a essayé, avec l'aide de quelques renégats français, de quelques officiers anglais et autrichiens, de soumettre ses hordes fanatiques à des ordres réguliers ? Et depuis quand l'apprentissage machinal des armes est-il la civilisation ? C'est une faute énorme, c'est presque un crime d'avoir initié les Turcs dans la science de notre tactique : il faut baptiser les soldats qu'on discipline, à moins qu'on ne veuille élever à dessein des destructions de la société » (MOT 29,13,306). Dans le chapitre 12 du même livre des *Mémoires*, dans lequel Chateaubriand donnait quelques explications au sujet du chapitre suivant, cette dernière idée était réaffirmée, comme faisant partie des trois opinions que l'auteur avait gardées sur l'Orient : « Prétendre civiliser la Turquie en lui donnant des bateaux à vapeur et des chemins de fer, en disciplinant ses armées, en lui apprenant à manœuvrer ses flottes, ce n'est pas étendre la civilisation en Orient, c'est introduire la barbarie en Occident : des Ibrahim<sup>29</sup> futurs pourront amener l'avenir au temps de Charles Martel, ou au temps du siège

---

<sup>28</sup>Vitrolles, dans ses *Mémoires*, raconte que le voyage aurait été financé à hauteur de 40 000 francs par la cour de Russie. Mais Jean-Claude Berchet, qui rapporte l'information, la juge très suspecte. Chateaubriand, à l'époque, peut compter sur d'autres ressources pour financer ce voyage (BERCHET 2012, p. 446).

<sup>29</sup>Allusion à Ibrahim Pacha, note Berchet.

de Vienne, quand l'Europe fut sauvée par cette héroïque Pologne sur laquelle pèse l'ingratitude des rois » (MOT 29,12,289-290).

« Les vérités politiques sont relatives », affirmait également Chateaubriand dans le *Mémoire* de 1828 ; « l'absolu en matière d'État a de graves inconvénients ». Partant de ce principe, nous ne pouvons prétendre savoir ce qu'il aurait pensé du monde actuel. Mais si nous avons choisi de conclure ces notes sur Chateaubriand et la Russie par un aperçu de ses préventions contre la Turquie, c'est aussi pour montrer qu'il était fort éloigné, au moment de composer cette partie des *Mémoires d'outre-tombe*, vers 1840, de l'idéologie eurasiennne qui va se développer d'abord dans les milieux de l'émigration russe des années 1920. L'un des principaux représentant de cette idéologie n'était autre que le linguiste Nikolaï Sergeïevitch Troubetskoï qui écrivait par exemple en 1922 dans *Le problème russe* que « nous devons nous habituer à l'idée que le monde romano-germanique, avec sa culture, est notre pire ennemi. Nous devons renverser et écraser sans pitié les idoles des idéaux sociaux et des préjugés empruntés à l'Occident, qui ont dirigé jusqu'à présent les idées de notre intelligentsia<sup>30</sup> ». Ce refus du monde « romano-germanique » allait de pair avec une réévaluation positive du rôle joué par les mongols en Russie ainsi qu'avec un appel à rassembler dans le même monde eurasiatique le peuple russe et les peuples turcophones voisins. L'islam, dans cette optique, n'apparaissait plus nécessairement comme une menace<sup>31</sup>. Dès 1930, Troubetskoï lui-même évoquait les productions de sa période eurasiennne comme des « enfantillages » (*rebjačestvo*)<sup>32</sup>. Mais d'autres ont pris le relais, qui ont parfois de l'influence dans la Fédération de Russie actuelle et il nous paraît difficile d'enrôler rétrospectivement Chateaubriand, comme cela a pu être fait, au service de la promotion d'une alliance franco-russe sans conditions. La Russie de Chateaubriand en effet, pleinement intégrée dans le « concert européen », était fort éloignée de la Russie qui tourne le dos à l'Europe, prônée par les eurasiennnes.

## Références

BERCHET, Jean-Claude (2012), *Chateaubriand*, Paris : Gallimard, Biographies, 1050 p.  
CHAMOUSSET, Rémy (2011), « Les émigrés français en Russie, 1789-1815 », mémoire de master 1, Grenoble : Université Pierre Mendès-France, 221 p., URL : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00625408>.

---

<sup>30</sup>Nikolaj Sergeevič Trubeckoj, *Russkaja problema*, 1922, §. VII (notre traduction). En ligne : <http://derzava.com/trubetskoj-n-s-russkaya-problema-1922-g.html> (consulté le 26 février 2018).

Cité aussi par ELTCHANINOFF 2015, p. 103.

<sup>31</sup>Sur les textes « eurasiennnes » de Troubetskoï, voir aussi SÉRIOT 1996.

<sup>32</sup>Voir à ce sujet SÉRIOT 1999 ainsi que KAZNINA 1995.

- CHATEAUBRIAND, François-René de (1814), *De Buonaparte et des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*. 3<sup>e</sup> édition, Paris : Mame Frères, 88 p.
- (1998a), *Mémoires d'outre-tombe. Livres I à XII*, Paris : Garnier, Le Livre de Poche, 800 p.
  - (1998b), *Mémoires d'outre-tombe. Livres XII à XXIV*, Paris : Garnier, Le Livre de Poche, 798 p.
  - (1998c), *Mémoires d'outre-tombe. Livres XXV à XXXIII*, Paris : Garnier, Le Livre de Poche, 671 p.
  - (1998d), *Mémoires d'outre-tombe. Livres XXXIV à XLII*, Paris : Garnier, Le Livre de Poche, 822 p.
  - (2011), *Des études historiques. Édition établie par Michel Brix*, Paris : Bartillat, 222 p.
  - (2014), *Le Congrès de Vérone*, in : *Œuvres complètes*, sous la dir. de Béatrice DIDIER, Paris : Honoré Champion, 868 p.
- CUSTINE, Astolphe de (1843), *La Russie en 1839. T. 1*, Bruxelles : Wouters et Cie, 222 p.
- ELTCHANINOFF, Michel (2015), *Dans la tête de Vladimir Poutine*, Arles : Actes Sud, Babel, 171 p.
- GÉRY, Catherine (2000), « Pouchkine, critique de la littérature française », *Slavica occitania*, vol. 10, p. 123–139.
- HELLER, Michel (1999), *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris : Flammarion, Champs, 986 p.
- KAZNINA, Ol'ga Anatol'evna (1995), « N. S. Trubeckoj i krizis evrazijsstva », *Slavjanovedenie*, vol. 4, p. 89–95.
- MEYER, Priscilla (2008), *How the Russians Read the French : Lermontov, Dostoevsky, Tolstoy*, Madison : University of Wisconsin Press, 277 p.
- MIXAJLOVSKIJ-DANILEVSKIJ, Aleksandr Ivanovič (1839), *Opisanie Otečestvennoj vojny v 1812 godu. Čast' pervaja*, Sankt-Peterburg : Voennaja Tipografija, 470 p.
- MONTGAILLARD, abbé de (1827), *Histoire de France, depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825. Tome VII. Seconde édition*, Paris : Moutardier, 500 p.
- REY, Marie-Pierre (2014), *1814. Un tsar à Paris*, Paris : Flammarion, Au fil de l'histoire, 329 p.
- SÉGUR, Philippe de (1825), *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812. 4<sup>e</sup> édition, tome 1<sup>er</sup>*, Paris : Baudouin Frères, 435 p.
- SÉRIOT, Patrick, éd. (1996), *N. S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège : Mardaga, Philosophie et langage, 245 p.
- (1999), *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : Presses Universitaires de France, Linguistique nouvelle, 353 p.

SOLJÉNITSYNE, Alexandre (1980), *L'erreur de l'Occident*, Paris : Grasset, Le Livre de Poche, 225 p.